

A PROPOS DU SONNET D'ARVERS

fameux salon où l'on organisait et renversait les gouvernements.

Car, on ne saurait exagérer l'influence énorme qu'eut Mme Adam sur la politique de son temps. Et sur la littérature à laquelle elle contribua, non seulement par ses œuvres et par La Nouvelle Revue, mais par les encouragements et la toute-puissante protection qu'elle accorda à des écrivains de talent qui lui doivent aujourd'hui, leur célébrité.

Pour tous ceux qui l'ont approchée, comme pour les générations futures, elle est et restera la Grande Française qui aime le Bien, le Beau et la Patrie.

Pour moi, le privilège d'avoir été accueillie avec tant de bienveillance par Mme Adam, d'avoir assisté à ses réunions littéraires du dimanche dans son splendide hôtel de la rue Juliette Lamberg, demeurera toute ma vie dans mon souvenir et dans mon cœur.

FRANÇOISE.

Un abonné du Journal de Françoise nous envoie, relativement à ce que nous avons déjà écrit sur l'aristocratie française de Saint-Louis, les lignes suivantes, détachées de l'*Ainslie's Magazine* :

"Il y a à la tête de la société de Saint-Louis, le clan des vieilles familles françaises. Cet élément est puissant dans la ville et bien que Bonaparte ait vendu ce territoire, il y a plus de cent ans, pour quelques sous à peine, le Français y gouverne encore, dans une certaine mesure.

Naturellement tous ces Français sont des Américains et gens du Missouri, mais leur nom gaulois a survécu et règne suprême dans la vie sociale. Ces noms ont été donnés à des rues, à différents quartiers — tels que Cabane et Carondel — voire même à des cimetières.

"Posséder un nom et du sang français suffisent à Saint-Louis pour vous donner un passe-port à la société la plus exclusive de la ville. On ne demande pas la richesse — mais d'être bien né, et il suffit à monsieur et madame Un Tel d'avoir un peu de sang français dans les veines pour être admis partout et aspirer à tout ce qu'il ou qu'elle désire. Le sang à St-Louis, s'il s'y mêle quelques gouttes de sang français est plus épais que l'eau."

Dans l'avant dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, M. Fréchette nous donne de curieux détails sur Félix Arvers, son fameux sonnet, la muse qui est censée l'avoir inspiré et quelques-uns des poèmes qu'il inspira à son tour.

La vie d'Arvers appartient moins à l'histoire qu'à la légende. Cependant son bagage d'auteur dramatique est assez considérable et il fut deux fois le collaborateur de Scribe. Malgré cela il ne sera toujours que "l'auteur du sonnet" à moins que la postérité, à l'instar d'un journal amusant, ne l'appelle "l'inventeur des bot'es" (des bottes à revers, bien entendu).

Quant à la réponse au sonnet citée par M. Fréchette, je me rappelle avoir lu dans le *Figaro*, en janvier 1897, un sonnet qui ressemblait fort à celui de M. Aigoin, et que ce journal attribuait gravement à Madame Ménessier-Nodier elle-même.

Il est difficile de parler du sonnet d'Arvers sans mentionner la belle traduction qu'en fit Longfellow. C'est une reproduction fidèle de l'original, et si elle lui est inférieure, il faut dire, avec M. Fréchette, que la faute en est à la langue, non au poète.

Voici cette traduction :

My soul its secrets hath, my life too has its mystery,
A love eternal in a moment's space conceived,
Hopeless the evil is, I have not told its history,
And she who was the cause nor knew it nor believed.

Alas ! I shall have passed close by her unperceived
For ever at her side and yet for ever lonely
I shall unto the end have made life's journey, only
Daring to ask for naught, and having naught received.

For her, though God hath made her gentle and endearing,
She will go on her way distraught and without hearing
These murmurings of love that round her steps ascend,

Piously faithful still unto her austere duty
Will say, when she shall read these lines full of her beauty : —
"Who can this woman be?" and will not comprehend.

Après relecture, j'en arrive à trouver que, sauf peut-être le septième vers, la traduction égale l'original. Elle a même sur lui l'avantage d'éviter les répétitions signalées par les puristes.

Le sonnet d'Arvers n'a pas excité seulement les imitateurs et les traducteurs. Il a inspiré les compositeurs, entre autres M. Charles-Marie Widor, l'organiste de St Sulpice, qui l'a mis en musique, religieusement, pourrais-je dire. Il a enfin eu la suprême consécration de la gloire : il a été parodié !

Des nombreuses parodies qu'il a pu inspirer, je citerai la dernière en date, et, je crois pouvoir le dire sans hésitation, la plus parfaite. Elle est de M. Jean Gondeski.

"C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas," mais je trouve la parodie — dans son genre s'entend — aussi remarquable que l'original.

Le parodiste met en vers les impressions d'un malheureux paysage exposé régulièrement à tous les Salons, et qui ne parvient pas à attirer les regards du jury :

SONNET D'ART VERT.

Ma toile a son secret, mon cadre a son mystère :
Paysage éternel, en un moment conçu,
Suis-je un pré ? Suis-je un bois ? Hélas ! je dois le taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire,
Et mon auteur ira jusqu'au bout sur la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeux et tendre
Va filer devant moi, rapide, sans entendre
Malgré mon ton gueulard, mes appels sous ses pas.

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli d'ale : —
"Quels sont ces épinards ?" et ne comprendra pas !

Sur ce, je retourne à mes occupations quotidiennes, implorant l'indulgence pour ce retour passager, hélas !... à la littérature.

Montréal, juillet 1904.

ED. FABRE-SURVEYER.